

Mes conversations avec Lénine

Arthur Ransome

Source : Arthur Ransome, Six semaines en Russie en 1919, pp. 39 à 73,
Éditions de l'Humanité, 1919. Notes MIA.

Quoi qu'ils puissent penser de lui par ailleurs, les ennemis de Vladimir Ilitch Oulianov – Lénine – ne nient pas qu'il ne soit une des plus grandes personnalités de ce temps. Aussi je ne m'excuserai pas de jeter sur le papier tels fragments de sa conversation qui me semblent illustrer la nature de son esprit.

Il me parla du manque de penseurs dans le mouvement travailliste britannique et dit qu'il se souvenait d'avoir entendu parler [Bernard Shaw](#) dans un meeting. « Shaw – ajouta-t-il, – c'est un brave homme tombé chez les Fabiens » et bien plus à gauche que son entourage. Il ne connaissait pas du tout son *Parfait wagnérien* et fut très intéressé quand je lui exposai l'idée générale de ce livre. Il se tourna vivement vers un interrupteur qui s'était écrié : « Shaw, c'est un clown ! » – « Il est possible – dit Lénine – qu'il soit un clown pour la bourgeoisie dans un État bourgeois, mais il ne serait pas un clown dans une révolution ! »

Il me demanda si [Sidney Webb](#) travaillait toujours consciencieusement dans l'intérêt des capitalistes, et quand je lui dis que j'étais bien sûr qu'il ne faisait rien de semblable, il répondit : « Alors, il a plus d'application que d'intelligence. Certainement, il possède de grandes connaissances. »

Lénine était absolument convaincu que l'Angleterre était à la veille de la Révolution et il écarta doucement mes objections : « Il y a trois mois, je pensais que, finalement, le centre de la réaction serait en Angleterre. Mais je ne le pense plus maintenant. Les choses y sont plus avancées qu'en France, si les nouvelles concernant les grèves sont exactes. »

J'exposai quelques unes des circonstances géographiques et économiques, qui rendraient le triomphe d'une révolution violente en Angleterre problématique à l'extrême, et je lui soumis le même argument que j'avais déjà présenté à [Boukharine](#), à savoir qu'un mouvement révolutionnaire écrasé en Angleterre aurait pour la Russie des conséquences pires que notre méthode traditionnelle de compromis. C'était tout à fait son avis. « C'est très vrai – dit-il, – mais on ne peut pas arrêter une révolution... bien que Ramsay Mac Donald ^[1] essaiera au dernier moment. Des grèves et des Soviets. Si ces deux habitudes parviennent à s'implanter chez les travailleurs britanniques, rien ne pourra plus les en détourner. Et les Soviets, une fois établis, doivent devenir tôt ou tard le pouvoir suprême ». Puis il ajouta : « Mais certainement, la tâche sera beaucoup plus difficile en Angleterre. Votre classe puissante d'employés et de commerçants se défendra et luttera jusqu'à ce que les travailleurs l'aient brisée. En fait, la Russie était le seul pays d'où la révolution pouvait partir. Et nous ne sommes pas encore sortis de nos difficultés avec les paysans. »

Je suggérai qu'une des raisons qui avaient rendu possible la révolution en Russie c'était l'immense étendue du pays, qui laissait de la place pour la retraite. « Oui, dit-il, la distance nous a sauvés. Les Allemands en furent effrayés, à une époque où ils auraient pu nous anéantir, et gagner la paix que les Alliés leur auraient accordée en reconnaissance de notre destruction. Une révolution en Angleterre

[1] MacDonald, Janus Ramsay (1866-1937), homme politique anglais, dirigeant de la droite du Parti travailliste. Premier Chef de gouvernement travailliste en Grande-Bretagne (1924). Revient au pouvoir entre 1931 et 1935.

n'aurait pas de place pour une retraite. »

À propos des Soviets, il exprima cette opinion : « Au début, je pensais qu'ils étaient et resteraient une forme purement russe, mais il est tout à fait clair maintenant que, sous des noms divers, ils doivent être partout les instruments de la révolution. »

Il me dit qu'il pensait qu'on ne me permettrait pas d'exposer, en Angleterre, la vérité sur la Russie, et donna comme exemple la façon dont le colonel Robins ^[2] avait été réduit au silence en Amérique. À propos de Robins, il me demanda « *s'il avait vraiment autant de sympathie pour le gouvernement des Soviets qu'il le déclarait* ». Je répondis que la sincérité de Robins était certaine, mais que sa sympathie était celle d'un sportsman qui sait reconnaître et admirer le courage et l'audace. Je rapportai cette déclaration qu'il m'avait faite : « *Je ne peux pas être hostile à un bébé que j'ai veillé pendant six mois. Mais s'il y avait un mouvement bolcheviste en Amérique, je prendrais mon fusil et le combattrais sans répit.* » – « *C'est là un honnête homme – dit Lénine, – et plus clairvoyant que la plupart. Il m'a toujours plu.* » Il éclata de rire à l'idée du « bébé » et dit : « *Ce bébé avait plusieurs millions d'autres hommes pour veiller sur lui !* »

Il me dit avoir lu dans un journal socialiste anglais une comparaison de ses propres théories avec celles d'un Américain, [Daniel De Léon](#). Il avait aussitôt emprunté quelques brochures de De Léon à [Reinstein](#) (qui appartient au parti que De Léon a fondé en Amérique) et il avait été frappé de voir jusqu'à quel point, et combien tôt, la pensée de De Léon avait suivi le même cours que celle des Russes. Sa théorie, que la représentation doit avoir lieu par industries et non par circonscriptions territoriales, contenait déjà le germe du système soviétiste. Il se rappela avoir vu De Léon à un Congrès international. Il ne faisait aucune impression. C'était un vieil homme aux cheveux gris, tout à fait incapable de parler devant un pareil auditoire ; mais évidemment un homme bien plus considérable qu'il ne le paraissait, puisqu'il écrivit ses brochures avant l'expérience de la Révolution russe de 1905.

Quelques jours plus tard, je remarquai que Lénine avait introduit quelques phrases de De Léon dans le projet de nouveau programme du Parti communiste, comme s'il voulait ainsi rendre hommage à sa mémoire.

À propos des nouvelles mensongères qu'on répand partout sur la Russie, il me dit qu'il était intéressant de noter qu'elles étaient le plus souvent des altérations de la vérité et non de pures inventions. Il prit comme exemple l'histoire récente de sa soi-disant abjuration du communisme. « *En connaissez-vous l'origine ? Je souhaitais une « bonne année », par téléphone, à un de mes amis. Je lui dis : « Pussions-nous commettre moins de bêtises cette année que l'année dernière ! » Quelqu'un m'entendit, raconta la chose, et, finalement, un journal annonça sérieusement : « Lénine dit que nous ne faisons que des bêtises » et ainsi l'histoire fut lancée dans la circulation.* »

Plus que jamais, Lénine me fit l'impression d'un homme heureux. Pendant le retour du Kremlin à mon hôtel, j'essayai de trouver dans ma mémoire un autre homme de cette trempe, d'un pareil tempérament tout pénétré de joie. Je n'en trouvai aucun. Chez ce petit homme chauve, au visage ridé, qui se balance sur sa chaise, riant d'une chose et de l'autre, prêt à tout moment à donner un avis sérieux à qui l'interrompt pour lui demander conseil, – avis si bien raisonné qu'il apparaît beaucoup plus impératif qu'un ordre quelconque, – chacune des rides du visage est une ride de joie, non de peine. Je pense que ce trait de caractère de Lénine vient de ce qu'il est le premier grand leader qui néglige complètement la valeur de sa propre personnalité. Il n'a vraiment aucune ambition personnelle.

Mieux que cela, il croit, parce qu'il est marxiste, dans le mouvement des masses qui, avec lui ou sans lui, se poursuivra. Il a une foi entière dans les forces élémentaires qui animent le peuple, et sa foi en lui-

[2] Robins, Raymond (1873-1954), avocat étasunien. De 1917 à 1918, colonel et chef de la Mission américaine de la Croix-Rouge en Russie, il rencontre de nombreuses personnalités soviétiques après la révolution d'Octobre, jouant ainsi un rôle de représentant officieux du gouvernement des États-Unis

même est simplement la conviction qu'il apprécie exactement la direction de ces forces. Il ne croit pas qu'aucun homme puisse faire ou arrêter la révolution qu'il juge inévitable. Si la révolution russe était jamais écrasée, ce ne serait, à son avis, que temporairement et en vertu de forces échappant au contrôle d'un homme quelconque. Il est par suite libre, d'une liberté qu'aucun autre grand homme n'a jamais connue. Ce n'est pas tant ce qu'il dit qui inspire la confiance en lui. C'est cette liberté pleinement consciente, ce détachement évident de soi-même. Avec sa philosophie, il ne peut pas croire un instant que l'erreur d'un homme puisse tout détruire. Il est, pour lui-même en tout cas, le simple interprète et non la cause des événements qui seront éternellement liés à son nom. [...]

Ma dernière conversation avec Lénine

J'allai voir Lénine le lendemain de la revue de la Place Rouge et de la fête donnée en l'honneur de la Troisième Internationale.

Il me dit tout d'abord : *« Je crains que les jingoes ^[3] d'Angleterre et de France ne se servent de la manifestation d'hier comme d'un prétexte pour une nouvelle action contre nous. Ils diront : « Comment pourrions-nous les laisser en paix quand ils sont occupés à mettre le monde en feu ? » A quoi je répondrai : « Nous sommes en guerre, messieurs ! Et de même que, durant votre guerre, vous essayiez de faire la révolution en Allemagne, et que l'Allemagne faisait de son mieux pour provoquer des troubles en Irlande et dans l'Inde, de même, quand nous sommes en guerre avec vous, nous adoptons les moyens qui nous sont accessibles. Nous vous avons dit, d'ailleurs, que nous sommes disposés à faire la paix. »*

Il parla de la dernière note de [Tchitchérine](#) et dit que ses amis fondaient tous leurs espoirs sur elle. Balfour ^[4] avait dit un jour : *« Qu'on laisse l'incendie se détruire lui-même »*. Cela ne se ferait pas. Mais le moyen le plus rapide de restaurer de bonnes conditions en Russie ce serait naturellement la paix et l'accord avec les alliés. *« Je suis sûr que nous pourrions arriver à nous entendre s'ils voulaient vraiment s'entendre avec nous. L'Angleterre et l'Amérique y consentiraient peut-être si elles n'avaient pas les mains liées par la France. Mais l'intervention sur une vaste échelle peut difficilement avoir lieu maintenant. Les Alliés doivent avoir appris que la Russie ne pourra jamais être gouvernée comme l'Inde est gouvernée, et qu'envoyer des troupes ici c'est les envoyer à une Université communiste. »*

Je fis allusion à l'hostilité générale manifestée contre la propagande bolcheviste dans les pays étrangers. *« Dites-leur, me dit Lénine, de construire une muraille de Chine autour de chacun de leur pays. Ils ont leurs douaniers, leurs frontières, leurs gardes-côtes. Ils peuvent expulser tout bolchevik s'ils le désirent. La Révolution ne dépend pas de la propagande. Si les conditions d'une révolution ne sont pas là, aucune espèce de propagande ne peut la hâter ou l'empêcher. La guerre a créé ces conditions dans tous les pays, et je suis convaincu que si la Russie d'aujourd'hui devait être engloutie dans la mer ou cesser complètement d'exister, la révolution continuerait dans le reste de l'Europe. Mettez la Russie sous l'eau pour vingt ans, et vous n'affecterez en rien les revendications des délégués d'ateliers d'Angleterre. »*

Je lui dis ce que j'avais dit souvent à la plupart de ses amis, que je ne croyais pas à la révolution en Angleterre. *« Nous avons un proverbe, me répondit Lénine, qui dit qu'un homme peut être atteint de la typhoïde et se tenir sur ses jambes. Il y a vingt ou trente ans, j'ai eu la typhoïde abortive et tout en l'ayant je continuais ma vie jusqu'au jour où elle m'a terrassé. L'Angleterre, la France et l'Italie sont déjà atteintes. L'Angleterre peut vous sembler indemne, mais le microbe est là. »*

Je répondis que, de même qu'il avait eu une typhoïde abortive, les troubles d'Angleterre auxquels il faisait allusion pourraient bien aboutir à une révolution abortive et ne conduiraient à rien. Je lui signalai la nature vague, le manque de cohésion des grèves et lui dis que le caractère généralement

[3] *Jingoïsme* : terme anglo-saxon désignant le chauvinisme militant, la défense de la politique agressive de l'impérialisme. Il provient du mot « *jingo* » qui figurait dans le refrain d'une chanson patriotique britannique des années 1870.

[4] Balfour, Arthur James (1848-1930), homme d'État et diplomate britannique, un des leaders du Parti conservateur. Premier ministre (1902-1905) et ministre des Affaires étrangères (1916-1919). Un des organisateurs de l'intervention contre la Russie soviétique en 1918-1920.

libéral du mouvement opposé au caractère socialiste – dans la mesure où il était politique – me rappelait ce que je savais du mouvement de 1905 en Russie et pas du tout de celui de 1917, et que j'étais sûr qu'il s'apaiserait.

« Oui, me dit-il, c'est possible. C'est peut-être une période d'éducation pendant laquelle les ouvriers anglais arriveront à se rendre compte clairement de leurs besoins politiques, et à évoluer du libéralisme au socialisme. Le socialisme est certainement faible en Angleterre. Vos mouvements socialistes, vos partis socialistes..., quand j'étais en Angleterre, je les étudiais avec ardeur, et pour un pays qui a une population industrielle aussi grande, c'était pitoyable..., une poignée à un coin de rue..., un meeting dans un salon..., un patronage..., c'était pitoyable ! Mais vous devez vous souvenir qu'il y a une grande différence entre la Russie de 1905 et l'Angleterre d'aujourd'hui. Notre premier Soviet en Russie fut créé pendant la Révolution. Vos comités de délégués d'ateliers existent depuis longtemps. Ils sont sans programme, sans direction, mais l'opposition qu'ils rencontreront leur imposera un programme. »

Parlant de la visite attendue de la délégation de Berne, il me demanda si je connaissais Macdonald, dont le nom avait été substitué à celui d'Henderson ^[5] dans les derniers télégrammes annonçant son arrivée. Il dit : *« Je suis enchanté que Macdonald vienne à la place d'Henderson. Naturellement, Macdonald n'est pas marxiste, en aucune façon, mais, au moins, il s'intéresse à la théorie ; on peut être certain qu'il fera de son mieux pour comprendre ce qui se passe ici. Nous ne demandons pas davantage. »*

Puis, nous bavardâmes un peu sur un sujet qui m'intéresse beaucoup : la façon dont, insensiblement et tout à fait en dehors de l'influence de la guerre, les théories communistes se modifient au moment délicat de leur passage dans la pratique. Nous parlâmes du changement survenu dans l'exercice du contrôle des travailleurs, qui est aujourd'hui une chose très différente de l'organisation rudimentaire du début qui rendait le travail presque impossible.

Nous parlâmes ensuite de l'antipathie des paysans pour le communisme obligatoire. Je demandai à Lénine quelles allaient être les relations entre les communistes des villes et les paysans attachés à la propriété individuelle, et s'il n'y avait pas un grand danger d'une antipathie durable entre eux. J'ajoutai que je regrettais d'être obligé de quitter la Russie trop tôt pour pouvoir me rendre compte du degré d'élasticité des théories communistes sous la pression inévitable des paysans, Lénine me répondit qu'en Russie la distinction entre les paysans riches, et les paysans pauvres est nettement marquée. *« La seule opposition que nous rencontrons vient, directement ou indirectement, des paysans riches. Les pauvres, sitôt qu'ils sont libérés de la domination politique des riches, se rangent de notre côté, et ils forment une énorme majorité. »*

Je lui fis remarquer qu'il ne devait pas en être ainsi en Ukraine, où la propriété est beaucoup plus également répartie entre les paysans. *« Non, me répondit-il. Et là-bas, en Ukraine, vous constateriez certainement une modification de la politique que nous suivons ici. Quoi qu'il arrive, la guerre civile ne peut manquer d'être plus âpre en Ukraine qu'ailleurs parce que là, l'instinct de propriété est déjà très développé chez les paysans, et la majorité et la minorité s'y équilibrent davantage. »*

Il me demanda si je n'avais pas l'intention de revenir, et me dit que je pourrais alors aller à Kiev et y étudier la Révolution comme je l'avais fait à Moscou. Je lui répondis que je serais bien fâché de penser que ma visite présente fût la dernière dans ce pays que j'aime le plus, après mon propre pays. Il se mit à rire et, pour me faire un compliment, me dit que, *« quoique Anglais »*, j'avais plus ou moins bien réussi à comprendre ce que veulent les bolcheviks et qu'il serait heureux de me revoir.

[5] Henderson, Arthur (1863-1935), syndicaliste, secrétaire du Labour Party britannique et président de la IIe Internationale (1923-1924 et 1925-1929). A défendu des positions social-chauvines pendant la Première guerre mondiale et participé à plusieurs gouvernements travaillistes. Prix Nobel de la Paix en 1934.